

**www.e-rara.ch**

**La navigation du capitaine Martin Forbisher Anglois, és régions de west e nordwest, en l'année MDLXXVII**

**Frobisher, Martin**

**[Genève], 1578**

**Universitätsbibliothek Basel**

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-1207>

---

**www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien - von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material - from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes - des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

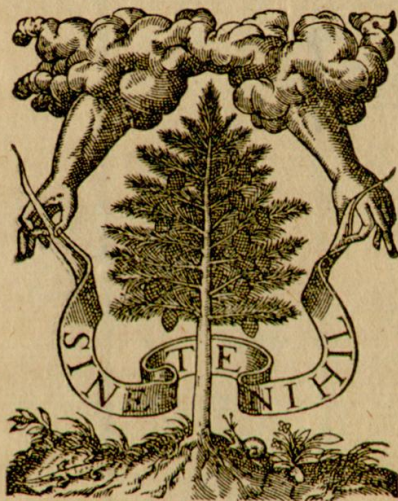
**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

2. 4.

L A  
NAVIGATION

DV CAPITAINE MAR-  
tin Forbisher Anglois, és regions  
de west & Nordwest, en l'année  
M. D. L X X V I I.

*Contenant les mœurs & façons de vivre des Peuples,  
& habitãs d'icelles, avec le portraict de leurs habits  
& armes, & autres choses memorables & singulie-  
res, du tout incognues par deçà.*



M. D. L X X V I I I.

Pour Anthoine Chuppin.

LA  
NAVIGATION

DU CAPITAINE MAR-  
TIN FORTLIER Anglois, es regions  
de west & Nordwest, en l'année

M. D. C. C. X. V. I. I.

Contient les maneres & façons de vivre des Peuples  
& habitans de celles avec le porteur de leurs habits  
& autres choses curieuses & singulieres  
sur les lieux d'où l'on tire le cuir.



M. D. C. C. X. V. I. I.

Pour Antoine Chappin.



P R E F A C E,

A

MONSIEVR DE HAVLT,  
S<sup>r</sup> de Puel-monstier, & Commis-  
saire ordinaire des guerres.

NICOLAS PITHOV, S<sup>r</sup> DE  
CHAM-GOBERT.

**S**I un tas de personnes, dont le monde n'est pour le iourd'huy que par trop rempli, qui constituans toute leur souueraine felicité és richesses, ont ordinairement en la bouche ce mal-heureux prouerbe, Qu'il n'est que d'estre & d'en auoir, viennent a lire ce discours, ie ne doubte point qu'oyant parler des thresors & grandes richesses qui sont cachées és entrailles de ces contrées Septentrionales, ne reputent incontinent bien-heureux

A ij

les habitans d'icelles, & que, quelques barbares qu'ils soyent, ils ne souhaitent de changer leur condition à la leur.

D'autres qui viendront à discourir en eux mesmes sur les miseres & calamitez que ces thresors & richesses attirent ordinairement sur ceux qui habitent es pays où elles se trouuent, deploreront leur calamité & miserable condition future, & les reputans poures & malheureux, diront qu'il seroit à desirer pour leur profit, que leur pays fust demeuré à iamais le plus poure du monde. Car preuoyans les malheurs qui, selon leur iugement, les tallonnent, il leur sera aduis qu'ils les voyent desia reduits sous le ioug d'une miserable seruitude perpetuelle, au lieu qu'auparauant ils estoient à eux-mesmes, viuans en toute liberté, & peut estre en repos, & sans crainte d'aucun ennemi, se contentans de tels biens que leur terre produit naturellement. Bref iugeans de l'aduenir, par les tristes euenemens qu'ils en auront veu par ci deuant reussir à plusieurs autres semblables nations, ils ne doubteront point

point qu'il ne leur en prene de mesme. Car, diront-ils, les voila priuez de tout ce qu'ils peuvent auoir, tout cela tombera és mains de l'estranger, qui le transportera hors du pays, & l'appliquera à son profit. On se seruira d'eux comme de pionniers pour fouiller & chercher aux entrailles de leur terre, les thresors qu'elle y tient enserrez. On les contraindra a tirer & porter comme mulets la mine d'or avec peu ou point de recompense. Leurs poures femmes & leurs filles seront en danger d'estre violées & corrompues. Eux tous rendus tributaires, afferuis & priuez de leur liberté naturelle. Et finalement estans les thresors de leur terre du tout espuisiez, & ne leur restant plus que la chemise, ils seront vendus au plus offrant. Bref ces discoueurs feront leur conte, qu'il n'en prendra pas mieux à ces poures gens, qu'il a faiët à ceux des Indes & à plusieurs autres. Ainsi doncques, voila des iugements fort contraires & diuers qu'on fera sur un mesme suiët.

Mais ceux qui douez d'un bon & sain

iugement esleueront les yeux plus hault que la terre, pour considerer le grand heur & la grande felicité qui se prepare pour ces poures barbares, par le moyen de ces thresors cachez en leur terre, les reputeröt fort heureux. Non toutefois pour les causes qui les faict estimer tels par ceux de la susditte premiere opinion, mais pour des raisons bien diuerses & du tout autres, voicy quelles. Le monde, diront-ils, est pour le iourd huy tellement peruertit & addonné à son profit particulier, que sans esperance de quelque gain, il ne se trouueroit personne qui voulust nauiger en ces pays si froids, remplis de si grādes & haultes montagnes, de glaces perpetuelles, priuez la plus part de l'année, de la lueur & clairté du Soleil, où le plus chauld de l'Esté est aussi froid qu'à nous le cœur de l'Hiuier: de sorte que, a parler humainement, on iugeroit qu'ils ont esté faictz & creés comme en despit de nature, estant habitez d'une gent barbare, cruelle, mangeurs de chair humaine. Par ainsi, si ces cōtrees estoyent du tout steriles & sans aucun profit, elles se-  
royent

royent en danger de demeurer à iamais incou-  
nues, & sans estre frequentées: & conse-  
quemment ces poures gens qui sont espars &  
iettez cà & là en ces lointaines regions, par  
les deserts & solitudes sauuages, demeureront  
farouches & indomptez, sans aucune ciui-  
lité, priuez de l'usage de raison, & qui pis est,  
du vray & souuerain bien de l'homme, qui  
est de conoistre Dieu, qui l'a creé & mis au  
monde, pour estre glorifié en luy & par luy.  
Mais estant ceste terre conue fertile & a-  
bondante en or, les hommes y sont plus faci-  
lement attirez, & Dieu par sa sainte prou-  
dence leur donne passage par les eaux, à fin  
que par la communication de sa sainte pa-  
rolle ces barbares soyent appriuoisez, rangez  
& admenez à raison, dressez à toute ciuilité,  
& qu'estans affranchis de la seruitude du  
diable, duquel ils sont à present esclaués, ils  
soyent finalement iouissans de ces grands &  
excellents benefices, desquels ils sont pour le  
iourd'huy priuez.

Mais, dira quelcun, on scait bien qu'un tel

voyage, si penible & hazardeux, ne s'entre-  
prend à autre fin, que pour le seul profit qu'on  
espere en tirer, & non pas pour tascher de ga-  
gner ces poures brutaux & les amener à la  
conoissance de Dieu. Le resson qu'il peut estre  
ainsi. Et quant tout est dit, je croy que la plus  
part de ceux qui l'entreprenent, n'ont voire-  
ment autre obiect deuant les yeux qu'une  
pure auarice, & un desir de s'enrichir. Car de  
fait eux-mesmes confesserōt, que s'ils scauoyēt  
au vray que ces cōtrées fussent du tout steriles  
& sans aucun profit pour eux, bien que peu-  
plées de gens, ils se garderoyēt bien d'y mettre  
le pied. Or c'est là où reluit la bonté de Dieu  
incōparable, & se voyēt les effets de sa pro-  
uidence admirable, lequel regardāt d'un soin  
paternel au salut des hommes, scait bien ame-  
ner quand il luy plaist, toutes choses au point  
qu'il a ordōné, voire-mesmes par des moyens  
estranges & inconus, & qui semblent au  
iugement humain, se contrarier. Aussi à vray  
dire, qui diroit qu'un personnage confit en a-  
uarice, & qui n'aura autre but & intention  
que

que de se faire valloir, & s'enrichir à quelque prix que ce soit, puisse profiter à un autre? Que celuy qui entre en un pays pour en enleuer & espuiser les richesses, puisse estre le moyen de l'enrichir? Je ne pense pas qu'il se trouue hōme sous le ciel, qui sans monter plus hault que la terre, le peust ou voulust croire. Et toutefois voyla comme nostre Dieu besongne le plus souuent en cet endroit: car par une inclination secrette, il mene les hommes à ceste raison, bien que leur conception premiere ne soit point telle, ains seulement de s'enrichir, se seruant d'eux, sans qu'ils y pensent, pour planter une semence de religion és cœurs de ces poures barbares. Ce qu'il fera, comme i'espere, à l'endroit de ceux desquels il est parlé en ce discours, pourueu qu'ils ne l'empeschent par leur ingratitude & opiniafreté, & qu'il luy plaise faire la grace à la nation Angloise de mettre le pied plus auant en ces terres nouuellement descouvertes, par l'industrie de leur capitaine Forbisher.

Et ne fault point craindre qu'il en prene

à ces poures barbares, de mesme qu'il a fait à quelques autres de semblable condition, que les histoires nous tesmoignent auoir esté si cruellement & inhumainemēt accommodez & traictez, que mesmes le seul recit ne peut estre qu'horrible. Car ayant a faire à vne Roynie tant humaine & debonnaire, & comme ie m'asseure craignant Dieu, on n'en peult esperer qu'une bonne issue, estant certain qu'elle y scaura si bien remedier, & par sa grande prudence donner un si bon ordre, qu'à l'aide de Dieu, elle empeschera bien que les desordres & mal-heurtez qui se sont veues aux Indes, & en quelques autres contrées nouvellement descouertes, ne se commettent par ses gens, en ces Septentrionales descriptes en ce discours, lequel ayant esté traduit en nostre vulgaire, & reueu par un miē amy, qui m'en a fait part. Je la vous enuoye imprimée, sous l'assurance que i'ay, que vostre gentil esprit, qui s'adonne à toutes choses bonnes & honestes, prendra plaisir à la lecture d'iceluy, lequel ie vous presente, comme pour vne arre  
de

de l'amitié & affection singuliere que ie vous  
porte. Vous priat Monsieur, le receuoir d'aussi  
bon cœur comme ie le vous offre, attendant  
mieux s'il plaist à Dieu me conseruer en vie  
& santé, & que l'occasion se presente, pour  
vous monstrier par effect, que ie suis du tout  
vostre, bien que, comme ie m'asseure, vous  
n'en doutiez aucunement.

De vostre maison ce huictiesme iour de  
Nouembre, M. D. LXXVIII.





## ELEGIE.

**H**ommes qui sous le nom de la sainteté sainte  
Sanctifiez vos noms, & qui portez empreinte  
Au milieu de vos cœurs la gloire, & cōme siés  
Portez de Iesus Christ le beau nom de Chrestiens,  
Pensez quel est vostre estre, & comme sa clemence  
Il monstre dessus nous par nostre renaissance.  
Car si le saint Esprit le nostre n'inspiroit,  
Et si de grace à nous par soy ne se monstroit,  
Que seroit-ce de nous? Et si la passante onde  
Eust nos peres portez aux autres parts du monde,  
Viuants comme brutaux, hostes de quelque lieu  
Encores inconeus, n'eussions point coneu Dieu.  
Ainsi que quand l'orgueil empieta la pensee  
De la gent de nouueau dessus la terre nee,  
Et que de leur esprit, renommee & scauoir,  
Les marques ils vouloyent au monde faire voir,  
Ils bastirent la vile, & la tour qui encore  
Dedans les saints escrits leur renom deshonore.  
Où Dieu voulant monstrier leur mesme vanité,  
Impuissans les rendit, par la varieté  
Du langage commun, qui par sa difference  
Leur fit de cà de là rechercher demeurence.  
Si que les uns suiuians des ondes le vouloir,  
Autres sa volonte, & autres son pouuoir,  
Separez cà & là ont la terre deserte  
D'hommes & animaux, y habitans conuerte.  
Mais las? quelle pitié! ceux la qui sus la mer

Plus

Plus loing, les plus hardis, oserent ors ramer  
Aborderent és lieux où loing de conoissance,  
N'ayant deuant les yeux que l'affreuse presence  
Des montagnes, des eaux, des ombres de la nuit,  
Quelque fois du soleil, qui quelque fois leur luit.  
Et des Astres luisans, de la lune douteuse,  
Qui monstre quelque fois sa lueur amoureuse,  
Peureuse quelque fois, & qui d'un front cornu  
Monstre son temps passer, ou estre reuenu,  
N'ayans voisins aucuns qui les pouuoient instruire,  
Et rien de l'Eternel n'oyant à aucun dire.  
Les premiers estants morts, & puis leurs fils venus  
Qui estoient comme entre eux à eux mesmes inconnus  
Ignorans de leur race, & de leur premier estre,  
D'eux mesmes ne pouuons que le present conoistre,  
Ne pensans estre rien plus que les animaux  
Habitans sans raison les pays plus brutaux:  
Et ce qui est encor en eux plus deplorable,  
Et leur condition monstre plus miserable,  
Ne sachans rien de Dieu, qui est le seul scauoir  
Que l'homme bien viuant, au monde doit scauoir,  
Ces hommes sont tout tels, que ce discours raconte  
Viure plus que brutaux n'ayant au front la honte.  
D'hommes n'ayant le port, ni la ciuilité  
Qu'on nomme proprement du nom d'humanité,  
N'ayant aucun scauoir, fors celui que nature  
Donne à tout animant, pour chercher nourriture.  
Car, ô quelle pitié! portans indignement  
D'hommes le nom humain, se paissent seulement  
Comme les bœufs brutaux, par l'herbe verdissante,  
Et leur bouche alterée au cler de l'eau courante  
Lauent, relapant l'eau, pour au vent retiré  
Rafreschir peu à peu le gosier alteré.

Et ce qui est quasi aux hommes incroyable,  
Et qu'on a estimé estre peu veritable,  
De la chair des humains se repaissent gourmans,  
De peaux sans conroyer font leurs habillemens.  
Là ils ne scauent point qu'elle est la chose douce,  
Qui doucement nos cœurs a nous entre-aimer poulse.  
Ils ne scauent aussi que c'est de charité,  
Que c'est de pieté, que c'est d'honesteté.  
Et quel heur on recoit alors que la main prise  
On s'entre-meine amis prier avec l'Eglise:  
Et que nous vient de bien de pouuoir frequenter,  
Les marchans, qui leur vont les delices porter.  
Mais ce seroit bien peu s'une eternelle absence  
Les priuoit à iamais de nostre conoissance.  
Pour uen que puis qu'ils ont haut esleuez les yeux  
Ils degnassent leuer la bouche vers les cieux  
Pour prier l'Eternel. O gent! combien qu'encore  
Ie ne sache ton nom, & a quel temps Aurore  
T'annonce le soleil, ou combien loin d'ici  
Tu vois plus longuement ton ciel estre obscurci,  
Si te veux ie du bien, pource que ie suis homme,  
Et que pour l'auoir veu de mesmes on te nomme.  
Reconoi le grand bien que d'en haut tu reçois.  
Car les nefz qu'aborder sur la riué tu vois,  
Ne te viennent meurtrir. Et si pour ta richesse  
Ils cherchent ton pays, ils te donront l'adresse  
A vn meilleur thresor qu'on ne peut epuiser,  
Et que par vos thresors on ne scauroit prifer.  
Et toy, ô Eternel, puis que ta bonté grande  
Des hommes te seruant prens des hommes l'offrande,  
Vueilles toucher le cœur de ce peuple estrange,  
Afin que seurement y puisse voyager  
Ces haz a deux Anglois, qui pour reconoissance

*En ces pays lointains fement ta conoissance,  
Afin que comme ici on te chante, Seigneur,  
Sous le pole obscurci on oye ton honneur.  
Et que ce soit le but où seul il venille tendre,  
Qui le dessus de l'eau face a leur rame fendre,  
Et ce commettre aux nef sans que la froide peur  
Espouente en voyant par l'orage leur cœur,  
Et que de mesme voix on oye tes louanges  
Par nous en ces bas lieux, cōme au ciel par tes Anges.*

V. E. E.



S O N E T.

**D'**UN nauire menti, l'histoire fabuleuse  
Quelqu'un recerchera pour son contentement:

En voudra voir la fin & le cōmencemēt,  
Et commēt on gaigna la Toison pretieuse.  
A quoy luy seruira ceste peine ennuyeuse?  
Car cela ne fut onc, & anciennement  
Les moutons ne portoyēt si riche paremēt,  
S'il ne tire le sens de la fable menteuse.  
Mais sans tant recercher du faict la verité,  
Ni le sens contenu sous vne vanité,  
Oye icy d'un pays le vray & la richesse,  
Car dedās ce discours nous est descrit un lieu,  
Où abondēt tous biēs, et du ciel la largesse,  
Et qui seroit heureux, s'il conoissoit son  
Dieu.

Musa foelicitas altera.

F. BEROALD.



LA NAVIGATION  
DV CAPITAINE MAR-  
tin Forbisher Anglois, és regions  
de west & Nordwest, en l'année  
M. D. L X X V I I.

*Contenant les mœurs & façons de viure des Peuples,  
& habitās d'icelles, avec le portraict de leurs habits  
& armes, & autres choses memorables & singulie-  
res, du tout incognues par deça.*



**P**LVSIEURS excellens  
personnages de ce temps,  
se sont par cy deuant em-  
ployez a rechercher & des-  
couvrir les regiōs & parties du mon-  
de auparauant cachées & inconues,  
& par ce moyen acquis vn los singu-  
lier, & perpetué leur nom. Entre les-

B

quels le Capitaine Martin Forbisher, merite bien d'estre compris, & iugé digne de louanges non moindres. Ce Capitaine Anglois de natiõ, personnage d'un gentil esprit, vaillant & accort, desirant proufiter à sa patrie, & par mesme moyen accroistre sa reputation, resolut en l'année 1577. de voyager aux parties du monde les plus septentrionales, esquelles nul n'eut oncques auparauant penetré. Si s'aduisa d'entrée d'aller reconoistre & descouuir le passage de Cataye, & des autres parties & regiõs adiacentes, par la nauigation de *west* & de *Nordwest*: lequel passage entant que nous en pouuons coniecturer est du coste de *Nord* & *Nordwest* de l'Amerique. Et disoit que cest' Amerique est vne Isle, eu laquelle nos marchans auroyent moyen de voyager de nos costes, qui sont les plus septentrionales de l'Europe, pour negotier & trafiquer,

fiquer en ces pays & regiõs de l'Asie,  
en plus bref temps, avec plus de prou-  
fit, & à moindres frais que nulle au-  
tre nation.

Or auoit nostre dict Capitaine &  
general des l'année precedēte, essayé  
avec deux petits brigantins, d'ache-  
miner ce braue dessein & haute entre-  
prinse, non sans grand danger & peril  
de sa personne. Mais il ne peut riē effe-  
ctuer pour ce coup, d'autant qu'il ar-  
riua trop tard au lieu pretendu, & en  
temps importū, à scauoir lors que les  
froidures, glaces & gelées, qui sont e-  
xtremes, aspres & grādes en ces quar-  
tiers là, alloient commencer. De sor-  
te qu'il fut contraint de se mettre au  
retour, sans pouuoir pour ce coup fai-  
re autre chose, que se tracer & ouuir  
le chemin, pour puis apres descouuir  
plus hardiment & plus à plain, ceste  
estrange & barbare cōtrée, en laquel-  
le toutesfois il perdit cinq de ses hom-  
mes.

Ainsi donc nostre dict Capitaine & general, resolu de poursuyure son entreprise, & tascher de mettre à fin ce qu'il auoit commécé, fit entendre à la Roine, avec quelle grande commodité ses suiets pourroyēt trafiquer par tout ce pays, par quel moyen il y paruiendroit, & les grands profits qu'elle en pourroit tirer. Sa maiesté desirāt en estre plus à plain esclarcie, fit dōner à nostre-dict Capitaine vne nauire de cent huitāte tōneaux, deux petites barques, munies pour vn demi an de viures, & d'autres choses necessaires pour vn tel dessein, avec sept vingts personnes tāt gētils-hommes, soldats que mariniers, pour l'accompagner: luy commandant de reprendre ses premieres erres, & passer plus auant qu'il n'auoit fait.

Ensuyuant lequel commandement, nous partismes de *Blakewal*, distāt de Londres de deux lieuës, ou enuiron,

uiron, le vingtsixieme iour du mois de May, audit an 1577. & vinsmes ancrer au port de *Harwicke*, où nous nous accōmodasmes de tout ce qu'il nous sembloit encores defaillir pour l'equipage de nos vaisseaux.

Le dernier iour de ce mesme mois, ayant leué l'ancre, & nous estans mis en la sauuegarde & protection de Dieu, haussames nos voiles: & poufsez d'vn vent plaisant & à souhait, vinsmes surgir aux Isles Orcades, vulgairément appellees *Orkney*, qui sont trête en nombre, & voisines d'Escosse, où nous fismes nostre prouision d'eau fresche. Nostre dict Capitaine donna en ce lieu congé à ses gentils hommes & soldats, d'aller en terre pour s'esbatre & recreer.

Mais au plustost que ceux de ceste cōtrée nous apperçeurēt, ils s'enfuyrent & abandonnerent leurs cabanes & maisonnettes: crians pour

dōner l'alarme, & aduertir les autres de s'assembler incōtinēt, & leur signifier que leurs ennemis les auoyēt surpris. Mais nous fismes tāt par nos douces & gratieuses remōstrances, qu'ils se remirent & retournerent en leurs maisons. Ceste grande crainte & frayeur qu'ils eurēt pour nōstre arriuee, me fait dire, que ces poures gens sont fort tourmentez de pirates & escumeurs de mer, qui les resueillent souuent, & les contraignent de s'enfuir, & abandonner leurs demeurances.

Leurs maisons & edifices sont basties fort à la legere & à peu de coustange, avec des cailloux, & sans aucune cheminée. Ils font leur feu au milieu de la maison, en laquelle le maistre & toute sa famille, mange & couche d'vn costé, & le bestail de l'autre, sous vne mesme couuerture. Ce sont gens despourueus de toute ciuilité. Ils n'ont point de bois: mais au lieu

lieu d'iceluy, ils vsent des gâzons de terre, & du fiêt de vaches. Ils ont quelques legumes, quelques bledz & auoines, dont ils payêt la cense & rente à leur Roy. Ils se messent fort de la pescherie. Aussi y a il en ceste Isle vne grande abondãce de poissons, qu'ils font secher au soleil & au vent. Ils accoustrent leur viande fort sallement, & la mangent sans sel. Leurs habits & vestemés sont faicts à la plus rustique façon d'Escoffe. Leur monnoye est fort basse, & de petite valeur. Ils ne differêt en rien de religion aux Escossois, & sont leurs temples tout semblables aux leurs. Mais dautant que les poissonniers d'Angleterre, & ceux qui trafiquent en Islande pour la pescherie, scaurõt mieux dechiffrer leurs meurs & maniere de viure que moy, ie leur quitteray ce suiet, & les en laisseray deuiser à leur appetit.

Au parti de ce port qui fut le hui-

tieme de Iuin, nous nauigeasmes  
tousiours entre *west* & *Nordwest*, iuf-  
ques au quatriesme de Iuillet. Durant  
lequel temps, nous eufmes si peu de  
nuict, que la plus obscure ne nous em-  
pescha point de feuilleter & lire en  
nos liures, & de passer le tēps, les vns  
d'vne façon, les autres d'vne autre. Ce  
qui n'est pas vne petite commodité  
pour ceux qui voyagēt sur telles haul-  
tes & spatieuses mers, & font vn si  
lointain voyage, principalement lors  
que les vêts donnent à toute reste, &  
les ondes escumeuses s'enflent outre  
l'ordinaire. Toutesfois ce benefice  
de iour sans nuict, ne dure pas plus de  
six sepmaines en ces quartiers, a sca-  
uoir tant que le soleil est prochain du  
Tropique de Cácer. Mais où le pole  
est esleué de septante à huitante de-  
grez, il continue plus long temps.

Depuis que nous eufmes aban-  
doné *Orkney* de six iournées, nous ré-  
contrasmes

cōtraismes tout le lōg de ce dict mois sans cesser, de fort grands & gros sapins, qui flottoyent sur mer, lesquels, l'impetuosité des grands torrens, auoit ( entant que nous en pouuions iuger, ) desracinez & poussez en la mer. Ceux d'Islande ne se chauffent presque d'autre bois, qu'ils prennent au riuage de leur coste, & me semble que ces arbres viennent des terres neuues, avec le flux & cours de la marée, qui prêt depuis le *west* iusques à l'*Est*.

Le quatriesme iour du mois de Iuillet, nous approchastes pres de Friesland, où nous descouristes de grandes Isles de glaces, qui estoient à dix ou douze lieuës du riuage de ceste coste. Les vnes de l'estēdue de demie lieuë, & les autres de plus, ou moins, qui se monstroyent par dessus la mer de trente ou quarente brassées, & estoient, selon que nous pouuions coniecturer, fermes sur terre.

Car d'en pouuoir rédre vn iugement certain, il nous fut impossible, dautant que la mer est si profonde en cest endroit, que la sonde n'y seruoit de rien.

Nous faisons bien nostre compte, de iouir en ce lieu de l'odeur soeue des gommés odoriferantes, & d'ouir resonner le chant melodieux des oiseaux, comme es autres pays & contrées, qui sont sous vne zone plus téperée. Mais nous nous trouuâmes bien loin de nostre attente. Car encores que ce fust és mois de Iuin & de Iuillet, nous eufmes le temps le plus aspre & difficile, qui peut iamais aduenir à homme frequentant la mer. Car nous fufmes batus de diuers & aspres tourbillons de Bise, entremeléz de neiges & de gresles, qu'il nous estoit propremēt auis, que toutes choses alloient à rebours, & contre le cours ordinaire de nature. Bref  
il

il nous s'ébloit que l'Esté s'estoit par vn subit changement, tourné en l'hyuer, ce qui semblera fort estrange, à quicōque considerera, que les autres pays & cōtrees, qui sont plus proches du septentrion, voire mesme iusques à soixante & dix degrez, sont beaucoup plus temperées que ceste ci, où le pole n'est esleué à plus de soixante & vn degré. La glace demeure tout le long de ceste coste, cōme vn rimpart ou muraille continuelle, seruant par ce moyend'vne deffence au pays, tellemēt que quiconque le voudroit aborder se mettroit en vn grand peril & danger. Nostre general fut trois iours entiers à essayer avec l'esquif d'y prendre terre, mais voyant qu'il n'y auoit aulcun moyen d'en pouuoir venir à bout, il fut contraint de se retirer & remettre ceste entreprise à vn autre temps plus commode.

Il y a pareillement tout le long de

ce riuage de grandes montagnes, qui font perpetuellement couuertes de neiges, fors en quelques endroits, où le sommet d'icelles est si pointu, quelles ne si peuuent arrester, ains forcées par l'impetuosité & violéce des véts, il fault qu'elles tombent en bas.

Nous costoyames ceste coste quatre iours durant, sans apperceuoir aucunes brisees, ou autres marques, par lesquelles on peut iuger qu'elle fust habitée. Bien vismes-nous quelques petits oiseaux, qui ayās perdu terre, à cause des brouillats espais, ausquels ce pays est fort suiet, vindrent volleter en nos vaisseaux, ce qui nous fit coniecturer, que le pays estoit habitable, & plus doux, gracieux & beau, au dedans, qu'il ne se monstroit par le dehors.

Nous departismes de ce lieu le huitiesme dudiect mois de Iuillet. Et le seiziesme nous nous vismes pres d'v-

ne

ne terre, laquelle nostre general auoit  
des son premier voyage nōmee *The  
Quenes foreland*, c'est à dire, la premie-  
re terre de la Roine. C'est vne Isle la-  
quelle, comme nous iugeōs, est pro-  
chainne de ce supposé continent à  
l'Amerique, & de l'autre costé oppo-  
site, d'une Isle nōmée par nostre mai-  
stre de nauire, *Hastles Isle*, laquelle Isle  
est fort proche de la terre ferme, sup-  
posée continente avec l'Asie. Il y a  
entre ces deux Isles vn destroit, dict &  
nōmé par nostre general Forbisher,  
*Streight*, par lequel on peut passer,  
comme on estime, en la mer de Sur,  
ce que toutefois est encores inconu.

Il me semble qu'il y doit auoir en  
ce lieu, ou bien pres d'icelui, vne en-  
trée en la mer, plus large qu'ē aucune  
autre part sous ceste zone intempe-  
rée: & que quelque contraire flux de  
mer, venant du leuant ou du ponant,  
avec vne force impetueuse, admene

& iette ceste grande quantité de gros quartiers de glace, qui vient flottant de ceste coste, iusques à *Fresland*, & est la seule cause que ce pais est plus froid que d'autres qui sont plus proches du Septentrion.

Or ne puis-je iuger que quelque temperature qui peut estre dessous ce pole, le soleil durant le tēps qu'il demeure és signes septentrionaux, qui est vn demi-an & vn iour, peut auoir la force & vertu, de rompre & dissoudre, ces gros tas de glaces, qu'on peut iustement comparer à des grandes & monstrueuses montagnes, & en tirer & faire sortir ces gros quartiers, qui flottent, ainsi que dict est, sur la mer, attendu que la plus grande hauteur du soleil ne passe point vīgt trois degrez & trente minutes. Mais qu'il faut que cela prouienne d'ailleurs, cōme de la force & roideur de quelques torrēs, ou bien de l'impetuosité

&

& violence du cours de mer.

Pour le faire court, nous fumes contrains auant que nous peussions aborder ce pays, de souffrir & endurer des froidures si extremes, que sans la longueur des iours qui nous monstroit le cōtraire, nous eussions creu, que nous estions retournez en vn instant, en la plus roide & aspre saison de l'hyuer.

Mais ce qui plus nous estonna fut, que des nostre premiere arriuee, nous ne voyons de tous les costez autre chose que des glaces si espaisces & hault'esleuees, qu'il nous estoit aduis, & croyõs à la verité, que les destroits estoient clos & fermez d'vne grande muraille de glace, ce qui commença a nous descourager tous en general. Mais nostre Capitaine magnanime & constant qu'il estoit, resolu de penetrer en ces regions, & à l'aide du Seigneur, frâchir ce pas, non obstant

l'eminēt peril qui se presentoit: & encouragea si bien ses soldats, qu'il les rendit aussi prests de le suyure, qu'il estoit d'y donner attainte, pour le seruice de la Royne, & le proufit de la patrie. Et avec deux brigantins, qu'il auoit amené pour cest effect, il trauersa par deux fois tout outre, du costé du riuage du Leuant, & aux Isles adiacentes. Et cependant le nauire & les deux barques se tenoyēt plus auāt en mer, de peur que la glace ne les offensast.

Cependāt que nostre Capitaine cerchoit ce pays & costoyoit le riuage, quelques vns du lieu se monstrerent à nous, faultans & dançans avec cris & estranges façons de faire, dont nous fusmes fort emerueillez. Nostre general fit tout le debuoir à luy possible, pour les attirer, vsant des plus doux & gracieux moyens dont il se peut aduiser, leur faisant present de  
cousteaux

cousteaux & autres bagnenauderies.  
Mais ils sont si deffians cauts & rusez,  
qu'ils ne voulurent rien prendre de  
nos mains, & nous monstroyent par  
signes, que nous missions à terre ce  
que nous leur voulions donner. Ce  
qu'estant faict, ils le prenoyēt, & lais-  
soyent au mesme lieu quelque chose  
du leur en contre-eschange, sans se  
vouloir autrement fier en nous.

Finallement. deux l'd'entre eux  
ayants posé leurs armes, s'approche-  
rent de nostre general, qui en fit de  
mesmes, & commāda expressément  
qu'hōme ne bougeast. Et tout de ce  
pas marcha droict à eux, avec signes  
de toute allegresse & bien-ueillance,  
faisant estat d'en empoigner par ce  
moyen quelcun, mais ils ne le voulu-  
rent pas attendre, ains s'enfuirent &  
se sauuerent de viffesse. Et ayants re-  
pris leurs arcs, commencerent a les  
bāder, & descocher leurs fleches cō-

tre nostre-dict general, sans aucune crainte des nostres, qui se leuoyent pour leur faire teste. Toutefois, si ne peurēt-ils si bien faire, que nous n'en prinssions deux, l'vn desquels nous eschappa, & l'autre demeura prisonier, & plusieurs des autres blesez.

Ceux lesquels nostre general auoit laissez pour la garde & conduicte de nostre nauire & des deux barques, pendant qu'il estoit apres a rechercher le pays & les Isles adiacentes du costé du riuage du Leuant, eurēt assez affaire de se maintenir contre les vagues & impetuosité de la mer, & d'aduiser soigneusemēt de n'entrer trop auant en mer, de peur de perdre & abandonner nostre-dict Capitaine, qui n'auoit que bien peu de viures avec luy: & furent pour ceste occasion contrains d'endurer vne furieuse tourmente, qui leur aduint sur la minuiēt, parmi ces glaces, qui estoeyēt si grosses

ses & espaiſſes, qu'elles eſtoient pour  
brifer nos vaiſſeaux en mille pieces.  
Mais nous fuſmes preſeruez de ce pe-  
ril eminēt par la ſaincte bonté & mi-  
ſericorde de Dieu, & la clarté du iour  
qui dure en ces quartiers tout le long  
de la nuit. Ioint l'induftrie & adreſ-  
ſe de noſtre maiſtre canonnier, qui  
eſtoit bien experimenté en la nauig-  
ation. Nous aimions trop mieux  
endurer ces perils eminens, & ſouf-  
frir d'eſtre abifmez en la mer, que de  
prendre le parti de nous ſauuer, & en  
ce faiſant eſtre cauſe de la perte de  
noſtre-dict general, & de tous ceux  
qui l'accompagnoient.

Le lendemain qui eſtoit le dix-  
neufieſme dudiect mois de Iuillet, no-  
ſtre Capitaine nous vint retrouver  
au nauire, avec bonnes nouuelles, car  
il nous aſſeura des grandes richelſſes  
qui eſtoyēt cachees au ventre de ces  
mōtagnes ſteriles & deſertes, qu'il a-

auoit descouuertes. L'esperance de no<sup>9</sup>  
voir tous iouissans de grandes richesses, nous apporta vne grande ioye, & fit oublier à ceux qui estoient restez au nauire, tous les trauaux qu'ils auoyent endurez, & la crainte & apprehension des dâgers desquels ils s'estoyent veus enuironnez la nuit precedente. Si ne fut plus question que de mettre bas toute melancholie & chagrin, & chercher seulement les moyens de satisfaire à nos appetits desordonnez, & au desir de nous enrichir, ne pensans iamais estre assez souls & rassasiez de ceste mine nouvellement trouuée.

Quatre iours apres nostre arriuee à l'entrée de ce passage & destroit, les vents de *Nord west* & *west*, espendirent çà & là les glaces sur la mer. Ce qui nous eslargit l'entrée de ce destroit, de sorte que le dixneuuieme de Iuillet nous y entraimes, sans aucun empesche-

peschement. Et le vingtiesme dudit  
mois, cōme nostre general cherchoit  
& sondoit diligēment la coste de *west*,  
trouua vn beau lieu & rade pour le  
nauire & les deux barques, qui fu-  
rent admenées a l'ancre bon & as-  
seuré, & y arriuerent tous les compa-  
gnons sains & saufs: excepté vn que  
Dieu auoit appelé à foy par vne ma-  
ladie. Ce lieu ci fut nommé *Iackmans*  
*Sonde*.

Quoy que ce soit quiconque en-  
treprendra de nauiger en ces pays &  
regiōs, qu'il face hardimēt son com-  
pte de passer, non seulement par la fu-  
rie des vents aspres & impetueux, &  
par la rage d'vne mer fascheuse, mais  
aussi par plusieurs Isles & mōtagnes  
de glace, terribles & espouuantables  
à voir.

Cependant que nos nauires e-  
stoyent à l'ancre en ceste rade, il nous  
fallut estre souuent sur nos gardes, &

trauailer assiduelement à destourner avec les rames & certains engins, ces gros tas de glace, qui diuisez par loppins & en plusieurs gros quartiers, alloient & venoyent selon le cours de la marée, flottans contre nos vaisseaux en danger de les briser.

Nostre general ayant diligement cherché & discouru ceste terre supposée continente de l'Amérique, voyant que rien ne luy disoit bien & selon son souhait, il s'en departit, & s'en vint avec les deux petites barques vers la riue Orientale, supposée estre ioincte & continente de l'Asie, & laissa la nauire iusques à ce qu'il eust trouué bon de l'enuoyer querir.

Les pierres de ce continent avec l'Amérique, reluisent & estincellent si tresfort quãd le soleil frappe dessus, qu'on diroit proprement que c'est or. Mais en cela se verifia bien le proverbe ancien, qui dit, que tout ce qui  
reluit

reluit n'est pas or, & que ce n'estoit point la mine dont nous auõs parlé.

Nous trouuafmes en ce riuage de *west*, vn poisson mort, qui flottoit sur mer, & portoit sur son museau vne corne droicte, de la longueur d'vne aulne & demie, qui estoit creuse, & rompue par le bout. Aulcuns de nos mariniers ietterent dedans ceste corne des araignées, qui moururent incontinent: c'estoit à nostre iugemēt la Licorne de mer. Et de faict, nous auons depuis experimenté, qu'elle a la mesme vertu & proprieté que celle de la Licorne.

Apres que nostre gouuerneur eut trouué lieu propre pour mettre nos vaisseaux à l'ācre, & faict vn tel amas de mine d'or qu'il voulut, il renuoya nostre maistre avec l'vne des barques, pour luy faire admener la nauire. Et cōme il sondoit vne fort belle rade qu'il auoit trouuée en costoyant

le riuage de *west*, il descouurit de loin  
deux tentes couuertes de peau de Ba-  
leine, & quelques gēs dedās, lesquels  
aussi tost qu'ils nous eurēt apperceus  
s'enfuirent, & se sauuerent aux mon-  
tagnes. Si alla nostre maistre visiter  
ces tentes, & auoir laissé en icelles  
quelques cousteaux, sonnettes, mi-  
roers, & autres fatras, il se retira sans  
en transporter aulcune chose, fors vn  
chien qu'il enmena en son nauire.

Ce mesme iour, apres auoir tenu  
cōseil, nous resolumes d'essayer tous  
les moyens pour adoucir ces barba-  
res, & les attirer à nous, ou en prendre  
quelques-vns, à fin de voir si nous  
pourrions entendre quelques nou-  
uelles de nos gens que nous y auions  
perdus l'année precedente.

Nous estans pour cest effect a-  
cheminez en ce lieu, où nous auions  
apperceus ces têtes, nous trouuâmes  
qu'ils les auoyent desia remuées &  
transpor-

transportées pres du riuage, sur vne  
pointe qui se iectoit auant dedans la  
mer, à celle fin que le cas aduenant  
qu'ils fussent poursuiuis, ils eussent le  
moyen de se sauuer prôptemēt avec  
leurs bateaux. Voyāt cela, nous depar  
tismes nos gens en deux troupes, &  
ayant enuironné la montagne où ils  
s'estoyent rangez, nous nous mismes  
en deuoir de nous iecter soudain sur  
eux. Mais aussi tost qu'ils nous eurēt  
veus, ils s'enfuyrent droit vers leurs  
bateaus, laissans derriere eux la plus  
part de leurs rames, & entrez dedans,  
se mirent à nauiger tout le long de  
ceste coste, où nos brigātins les ayāt  
rencōtrez, les cōtraignirent de venir  
à bord. Ce qu'on n'eust peu faire s'ils  
eussent eu toutes leurs rames, & eust-  
on perdu tēps de les poursuyure tant  
ils vont viste.

Quand ils eurent mis pied à terre,  
ils commencerent d'assaillir les no-

stres fort furieusement avec leurs arcs  
& flesches, mais nous en blessames  
plusieurs avec les nostres. Eux se vo-  
yans naurez & carefsez d'vne telle  
façon, se precipiterēt du hault en bas,  
& se ietterent dedans la mer, & se no-  
yerent, estimãs que nous leur fussiõs  
ennemis, combien que à vray dire,  
nostre intētion n'estoit point de leur  
faire aucun mal ne desplaisir, s'ils se  
fussent rendus & submis à nous. Et si  
par quelque moyen nous les eussions  
peu prendre, nous leur eussions sau-  
ué la vie, & faict pēser ceux que nous  
auions blessez. Mais (cõme à gens qui  
n'ont en eux aucune humanité n'y  
ciuilité, & ne scauent que merci veut  
dire en telle extremité, leur prochain  
remede est la mort) voyãts qu'ils s'en  
alloyent tomber en nos mains, ils ai-  
merent trop mieux se precipiter, que  
de se rendre à nous. Les autres voyãts  
leurs compagnons reduicts en vn tel  
accessoire

accessoire, gaignerent de vistesse les montagnes. Mais il y eut deux femmes, qui n'ayans le moyen de se fauuer si hastiuement que les autres, demurerent pour le peage, l'vne à cause de sa vieillesse, & l'autre pour estre chargee d'vn enfant qu'elle portoit. Ceste vieille estoit si laide & difforme, qu'elle nous faisoit horreur, & auoyent nos gens en opinion, que c'estoit vne forcierre, ce qui fut cause que nous luy dōnâmes congé, & retinmes la ieune avec son enfant. Nous appellâmes ce lieu *Blondi-ponit*. C'est à dire, la pointe de Sang.

Or ayant conu la furie & cruauté de ces barbares, & qu'il nous estoit impossible de les gaigner par amitié, nous resolumes (& toutesfois à nostre grand regret) de nous monstrier de là en auant vn peu plus seueres & cruels en leur endroit. Et sur cela nous retournâmes gaster tout ce

qui estoit en leurs têtes. Ce faict, nous nous retirasmes en nostre Nauire.

Leurs richesses ne cōsistēt point en or n'y en argent, pierreries ne tapisseries. Leurs bateaux sont couuerts de peaux de baleines & de cerfs. Leurs chiens semblables à des loups, fors qu'ils sont presque tous noirs. Ils ont aussi quelques autres fatras qui meritent plus d'estre remarquez, que d'en faire estat pour nous en seruir & les accommoder à nostre vsage.

Finalemēt ayans seiourné en ceste coste de *west* (supposée ferme & ioignant à l'Amerique) l'espace de quinze iours à l'ancre, nous en departismes le troisiēme iour du mois d'Aoust. Et le quatriēme nous vintmes trouuer nostre general du costé du Leuant, & iettasmes sonde en vne belle rade qui fut nommée, *Anne warwike*, du nom de Madame la contesse de *warwike*.

Nostre

Nostre general trouua bon qu'on chargeast en ceste Isle, le nauire & les deux barques, de la pierre de mine qu'il auoit trouuée & descouuerte, d'autant qu'à son iugement, elle seroit pour defrayer son premier & second voyage, & recompenser ceux qui auoyent hazardé leur vie avec luy en ces voyages. Il pleut à Dieu apres nous auoir manifesté ce tresor, au peril & danger de la vie de nostre-dict general, & de ceux qui l'accompagnoyent, que nous en trouuasmes vne telle abondance, que suyans & imitans la diligence de nostre-dict general, nous en trouuasmes depuis le premier iour d'Aoust, iusques au vingt-deuxiesme, & en amenasmes sur terre deux cents tonneaux, iugeâs ce poids estre assez pour charger nostre nauire & les deux barques. Esperant toutesfois avec l'aide de Dieu & la permissiõ de la Royne, tirer à l'ad-

uenir vn plus grand proufit d'vn si grand benefice, que nous presentoyēt les entrailles de ces pays septentrionaux, qui iusques alors estoient demeurez inconus, & sans estre decouverts.

Ce pendant que nous estiōs en la dite Isle, quelques vns du pays vindrent à diuerses fois se mōstrer à nous le long du riuage dicelle. Nostre general fort affectioné d'entēdre quelques nouvelles de ses gēs, qui auoyēt esté perdus à son premier voyage, ayant prins quelque petit nōbre des siens en son esquif, pour l'accompagner, les alla trouuer, & leur fit entēdre par signes son intention. Eux de premiere arriuee nous monstrerent aussi par signes que trois de ces cinq hommes estoient encore viuant, & desiroient auoir de l'ancre & du papier, que doncques on leur en dōnast, & qu'ils retourneroyent dedās trois  
ou qua-

ou quatre iours, & cōme nous presumions, les ameneroyent quand & eux.

Ils nous firent aussi entēdre, qu'ils auoyent vn Roy, qui se nommoit *Cacoughe*, & se faisoit porter sur les espauls d'hommes, qu'il estoit d'une puissante taille, & surmontoit tant en grandeur qu'en grosseur, le plus hault & le plus puissant de nostre cōpagnie.

Sur cela on leur donna vne lettre avec du papier, de l'ancre, & des plumes: ce qu'ils ne voulurent aucunement prendre de nos mains: mais ils firēt poser tout cela à terre, puis nous estans retirez, le vindrēt leuer. Ils nous en faisoient tousiours de mesme quād il estoit question de faire quelque eschange du leur avec le nostre, laissant en la place, autant qu'ils nous vouloyent donner en recompense de ce qu'ils auoyēt receu de nous. Ce qui me fait presumer qu'ils ont quel-

que cōmerce avec quelques peuples  
voïfins, ou qui ne font pas fort eslon-  
gnez de leur contrée.

Quatre iours apres quelques vns de  
ces barbares retournerent en terre  
ferme, mais nō pas en ce mesme lieu,  
où nous les auïos veus, ce que de pri-  
me face refiouïst grandement nostre  
gēneral, qui s'attendoit bien d'auoir  
à ce coup quelques nouuelles de ses  
gens. Et ayant prins vn bateau, &  
quelque cōpagnie avec luy, les al-  
la trouuer. Eux le voyant venir se  
refiouïffoyēt à merueilles, & luy fai-  
sans signe qu'il s'approchast pres d'v-  
ne poincte de ceste Isle, derriere la-  
quelle ils auoyent mis en embuscade  
vne grāde trouppes de leurs gens, qui  
se tenoyent cachez. Ayant nostre ge-  
neral descouuert ceste ruse, ne voulut  
plus seiourner en ce lieu. Et leur  
ayāt fait quelques signes, s'en retour-  
na en son nauire.

Vne

Vne autre fois comme nostre general costoyoit le pays avec deux brigantins, à celle fin qu'à son retour il peut mieux & plus assurément dresser sa carte, il en vit venir de loing trois qui estoient blancs, aussi malicieux que leurs autres compagnons, nous faisant signe que nous allissions vers eux. Nostre-dict general esperant toujours d'entendre nouvelles de ses gens, s'approcha pres du riuage, mais il en apperceut vn plus grand nombre que l'autre fois, qui estoient cachez derriere des roches & colines. Ces trois galans iouants leur personnage, taschoyēt par tous moyens de nous attirer à eux, & nous faire faire descente, voyans que nous ne nous hastions pas trop, ni mesme que nous ne leur donnions point de paroles douces & affables, tant plus faisoeyēt ils signe de leurs mains qu'ils estoient nos amis, monstrans qu'ils

n'estoyent que trois sans armes ni bastons. Voyant que tout cela ne leur seruoit de rien, l'un deux nous presenta de la chair, qu'il mit sur le bord de l'eau, pensant se seruir de cela comme d'un rappeau pour nous rappeler, & faire mettre pied en terre, pour puis apres nous hacher & manger. Mais entendans bien ceste ruse, nous leur iettasmes vn crochet, auquel ils attacherent ceste chair que nous tirasmes à nous, & la dōnasmes à l'homme & à la femme que nous auions prins: ce qui leur vint fort à propos, d'autant qu'ils ne se pouuoient encores bien accommoder à nostre maniere de viure. Ainsi ces brutaux se trouuerēt bien loing de leur compte, combien qu'ils s'estimassent les plus rusez & caults.

Non contants de cela, vn d'entre eux, lequel contrefaisoit le boiteux & impotent, & monstroit en apparence,

rēce, qu'il ne se pouuoit aucunement  
soustenir sur ses iambes, s'approcha  
peu à peu du riuage, & où il auoit  
quelque mauuais & fascheus chemin  
à passer, vn siē cōpagnon le chargeoit  
sur ses espauls. Estant finalement  
paruenu sur le riuage, il s'asseit à terre,  
ce faiēt ses cōpagnons se retirerēt,  
& le laisserent là tout seul, ayans opi-  
nion, que nous ne faudrions point  
de l'aller prendre. Mais nostre gene-  
ral, qui conoissoit bien ce que cela  
vouloit dire, commāda à l'vn de ses  
soldats de tirer pres de ce rustre vn  
coup d'arquebuzes, ce qu'estāt fait, le  
grauier luy sautela au visage, & à  
l'instāt le gaigna au pied, & deslogea  
cōme vn leurier, sans attendre que  
ses cōpagnons le vinssent secourir,  
& s'alla rēdre aux autres, qui estoient  
cachez, lesquels au mesme instant se  
monstrerent à descouuert, avec leurs  
arcs & flesches, dards & fondes. No-

stre general leur fit enuoyer quarente coups de harquebuzes, dont plusieurs furent atteints & blesez. Ce qui est le seul moyen pour à l'aduenir les tenir en crainte, & leur donner vng plus grand effroy, veu qu'on ne les peust gagner par amitié.

Voilà toute la responce que nous peusmes receuoir de nos gens, & de la lettre que nostre general auoit enuoyée. Or peut on facilement iuger par ces cauteleuses & peruerfes machinations, quel est le naturel de ces barbares, que nous auons experimenter tant de fois, nostre aduis estoit qu'ils vsoyēt de ces ruses pour r'auoir leurs gens que nous tenions.

Ces barbares habitants en ceste contrée, sont d'une fort grosse corpulence, bien proportionnez, d'une couleur basanée & approchant de celle de nos payfans, qui pour gagner leur vie, trauaillēt cōtinuellemēt es lieux  
expo-

exposez à l'ardeur du soleil.

Ils portent leurs cheueux vn peu longs, & les couppent par deuant avec vne pierre trenchante, ou bien avec vn instrument faict en maniere d'vn cousteau. Les femmes portent leur cheuelure longne, & les nouient à deux neuds faicts en las courant, qui leur tombe sur le visage, aux deux costez des temples, & puis ils nouent le reste par derriere. Il y a aussi de ces femmes, qui avec vne espingle s'egra-phinét & traissent le menton, le front, & le dessus des mains, puis iettent la dessus vne certaine couleur azeurée, qui demeure assez long temps sur ces traces.

Ils mangent leurs viandes tant chair que poisson toutes crues, & quel que fois bouillie avec le sang, & vn peu d'eau, qui leur sert par apres de breuuage. Par faute d'eau ils vsent de la glace qui est aussi dure qu'vne pier-

re, & la trouuent d'aussi bon goust  
que si cestoit sucre candi.

En default d'autres viandes, ils ar-  
rachent à belles mains l'herbe telle  
que le pays produit, & la māgent, nō  
pas delicatement, accoustrée en ma-  
niere de fallade, pour leur aiguiser  
l'appetit, mais sans huyle, sans sel &  
vinaigre, & sans la lauer, & la deuorēt  
comme bestes brutes, pour en estre  
rasasiez. Ils n'vsent point de tables,  
de scabeaux, ni de nappes. En lieu de  
seruiette ils se seruent de leur langue,  
pour torcher leurs doigts.

Leurs chiens ressemblent, com-  
me nous auons dit, à des loups, & les  
attachent au ioug ou collier, comme  
nous faisons les beufs ou les cheuaux,  
& leur font traîner de lieu à autre sur  
vng traîneau par dessus la glace leurs  
necessitez. Quand ils ne s'en peuuent  
plus seruir, ils les mangent.

Leurs habits sont faits de la peau  
des

des bestes qu'ils tuent, & le cousent des nerfs d'icelles en lieu de fil. Ils es-  
corchent pareillemēt tout le gibbier  
qu'ils prenēt, & se seruēt de la peau a  
faire vne certaine maniere d'accou-  
strement pour se defendre de la ri-  
gueur de l'hiuer & des froidures qui  
leur sont presque perpetuelles.

Ils portent en leurs accoustremens  
vn capeluchō, & vne queue qui pend  
entre les iambes, laquelle quand ils  
veulēt gratifier quelcun, ou luy mō-  
strer signe d'amitié, ils la couppent &  
luy en font vn present, estimant faire  
encela vn fort grād plaisir à celuy au-  
quel ils la donnent.

Les hommes & les femmes portēt  
leurs hauls de chausses estroites, &  
leur prenēt depuis le milieu du corps  
iusques au genouil sans aucune ou-  
verture par le deuant. Leurs bas de  
chausses sōt de cuir avec le poil qu'ils  
mettent par dedans, & en portēt deux

ou trois paires l'une sur l'autre, & sur tout les femmes. Ils mettent dedans ces chausses leurs costeaux quand ils en ont, leurs aiguilles & espingles, & plusieurs autres fatras qui leur peuent seruir. Ils mettent aussi dedans leurs bas de chausses vn os, qui leur prend depuis le pied iusques au genouil, sur lequel ils tirent leurs chausses, & les attachēt à vn crochet qui est au bout dudit os, duquel ils se seruent, au lieu de iaretieres, pour empescher que la chausse ne se puisse aualer.

Ils ont vne fort bōne industrie d'accoustrer leurs peaux avec le poil, & les rēdre souples. En l'hyuer, ils mettent le poil par le dedans vers leur chair, & l'esté le cuir touchant leur chair, le poil estant par le dehors, & n'ont autres accoustrements que ces peaux.

Les bestes, poissons, & le gibbier qu'ils tuent, leur sert de viande, de  
breuua-

breuusage, d'accoustremens, de maison, liets, chausses, foulliers, de filet, & de voiles pour leurs bateaux, & s'en seruent en plusieurs autres affaires & necessitez : brief toute leur richesse consiste en cela.

Ils habitent en des tentes faites de peaux de Baleine, soustenues de quatre branches ou quartiers de sapin, & sont quarrées & ioignantes par le dessus, ces peaux s'ot cousues avec des nerfs, & les iettent sur ces branches de sapin. La porte & entrée de leurs tentes est tousiours deuers le midi, ou du coste du soleil.

Ils ont vne autre sorte de tentes qui sont faictes d'vne peau, pour defendre l'eau, esleuées sur des pierres ou sur des os de Baleine, l'entrée desquelles reséble à la gueule d'vn four: mais elles ne sont point habitées, & croy qu'ils s'en seruent tāt seulement pour se mettre à couuert, quand ils

vont à la pescherie ou chasser, & les laissent la iusques à ce que l'occasion d'y retourner se presente.

Leurs armes sont l'arc & les flesches, les dards & fondes. Leurs arcs sont de boys de la longueur d'une aulne, renforcés de nerfs sur le dos, ferrez & liez fort ferme & sans colle. Les cordes de leurs arcs sont pareillement faites de nerfs, les flesches de trois pieces, & n'ont pas deux quartiers de l'ogueur, elles sont empenées de deux plumes, & enossées par les deux bouts. Ils ont trois sortes de pointes qu'ils mettēt au bout de leurs flesches, l'une est de pierre, ou bien de fer faict en façon d'un cueur, la seconde est faite d'os, comme crochu sur la pointe, la troisieme est aussi faite d'os, trenchant des deux costez, mais si elles ne sont descochées de pres, elles ne sont pas de grande force & effect.

Ils vsent de deux sortes de dards, les

vns ont au bout plusieurs fourchons d'os, & aussi au milieu. Et ont vn certain instrument de bois, avec lequel ils les dardent & iettent fort promptemēt: les autres sont beaucoup plus gros & plus puissants, & sont faic̄ts avec vn os tréchant des deux costez comme vne espée, & pense que ce soit leur plus dangereux baston.

Ils ont deux sortes de bateaux, les vns qui sont couuerts de cuir, & ont certains cercles de bois par le dedās, fort bien appropriez & artificiellement faic̄ts, chascun desquels peut porter seize ou dixsept personnes. Leurs voiles sont faic̄ts des boyaux des bestes qu'ils tuent, bien deliés & cousus ensemble. Les autres sont faic̄ts en façon de la nauette d'vn tisserant, où il ni a place que pour vne personne, & ne luy fault qu'vne rame.

Ils s'aident de ces engins & instruments susdicts pour pescher, chaf-

fer & tirer au gibbier, mais ie ne suis pas bien resolu & certain de la maniere.

Ie ne puis me persuader, que leur retraite ordinaire pour se heberger, soit en ce quartier, dautant que leurs maisons & accoustremés ne sont pas pour resister aux froidures extremes du pays, & ni a aucune apparence de raison, qui me puisse faire iuger du contraire, ioinct aussi q̄ en ce lieu où no<sup>9</sup> vismes lesdictes maisons, ou plustost tanieres de Renards, il n'y a aulcune apparéce de sentier ou chemin frayé, ni autre marque par laquelle on puisse iuger & conoistre si elles sont habitées ou non. Et me semble que l'esté, estant leur chasse & pescherie acheuée en vn lieu, ils emportēt leurs têtes quãd & eux, & les remuēt en vn autre, & qu'ayāt faiçt leur prouision pour l'hiuer, ils s'en retournent le passer la part où ils ont leur demeure.

meurance, ce que l'infertilité de ce lieu me fait iuger seulement par coniecture.

Ils ont quelque fer duquel ils se seruent pour faire les bouts de leurs fleches, forger des petits cousteaux, & autres petits oustils & instrumēs pour besongner à leurs bateaux, qui toute-fois sont fort lourds, & penibles a manier & s'en aider.

Je croy qu'ils trafiquent avec quelques peuples, qui leur apportent cela en eschange de ce qu'ils ont. Ils aimēt fort tout ce qui reluit, & retentit.

Nous ne scaurions vrayement dire qu'elle religion ils tiennēt, quelle conoissance ils ont de Dieu, ou qu'elle idole ils adorent. Je pense qu'ils sont *Antropophages*, c'est à dire mangeurs de chair humaine, car ils mangent la chair & le poisson qu'ils trouuēt mort, encores qu'il pue comme charongne, chose qui creue le

cœur à ceux qui l'ont veu, par expérience, & qui en oyent seulement parler.

On ne trouue en ces quartiers aucune sorte de beste ou reptile, qui soit veneneuse ou dangereuse, fors quelques araignes, que plusieurs affermēt estre vn signe, que la terre abonde en or. Vray est qu'il y a certaines petites mouches qui picquent si asprement, que la place s'enfle subitement.

Il nous ont faict entendre par signes qu'ils sont auoisinez d'vn certain peuple, qui porte sur le frond, & autres parties de leurs corps, des lames d'or reluisantes.

Le pays est des deux costez de ce destroit fort hault, & y a des montagnes & des rochers chargez au possible de neiges. Ceste terre produict vn peu d'herbe, qui ressemble à la mousse des arbres, il ni a point de bois. Pour le faire court, il ne croit rien en

ce pays soit racines ou autre chose qui puisse seruir à autres qu'à ceux de ceste contrée. Bien y a il des Cerfs en grande quantité, la peau desquels ressemble à celle de nos asnes, leur testes & cornes surpassent tant en grandeur qu'en largeur celles des nostres de par deça, leurs pieds sont aussi gros que ceux de nos beufs, & ont de largeur, comme ie vous puis assurer par les auoir mesurés, huit poulces. Il a aussi des Lieures, des Loups, & des Ours de mer, & de toute sorte de gibbier.

Et comme ce pais est sterile, aussi les habitans sont lourds & sans esprit ny entendement. Ils ne s'exercent point à cultiuer & labourer la terre: mais ils se contentent de ce qu'elle produict naturellement. Ils viuent de leur chasse, & mangēt la chair des bestes toute crue. Leur breuuage est le sang tout chaud des bestes, & n'ont

autre soin que de remplir leur ventre,  
& en cela gist toute leur plus grande  
felicité.

Il court quelque fois en ce païs, se-  
lon qu'on peut iuger & conoistre par  
signes, de grandes foudres, tonnerres,  
& tremblemens de terre. Car de fait,  
on voit les pierres des montagnes &  
rochers, hors de leur place, & separez  
l'une de l'autre, par vn moyen super-  
naturel: ce qui prouient, comme ie  
pense, de la violente concussion de  
la terre.

On ne voit point en ceste contrée  
de riuieres, ny de sources deau cou-  
rante. Bien y à il quelques eaux de  
neges fondues par la force du soleil,  
telle qu'elle y peut estre en esté: mais  
il n'ya aucune aparēce d'autres eaux.

Aussi, quand tout sera bien con-  
sideré, il y a grande apparence qu'il  
n'y en peut point auoir: car la force  
& vehemence des froidures qui en

tout

tout temps sont extremes en ce pays,  
congelent & referrent si fort la terre,  
que les sources des eaux ne peuuent  
produire, ni monstrent leurs effects,  
tels qu'ils se voyent ailleurs, qui est de  
produire quelque riuere ou ruisseau,  
qui coule sur la face de la terre. Et  
quant à ceste eau de neiges fondues,  
qui tombe en esté des montagnes,  
apres qu'elles s'est aucunement espan-  
due sur la terre, elle s'arreste tout  
court en vn lieu, ainsi que l'eau d'un  
estang, puis apres se perd dedans ter-  
re. Le tout à cause des gelées qui sont  
si grandes & si excessiues en ce pays,  
que és lieux secs on trouue la terre  
gelée au dedās, de quatre à cinq bras-  
sées de profōdeur, & les pierres si fort  
congelées ensemble (voire mesme au  
cœur de leur esté) qu'à peine les peut  
on arracher ni desioindre l'une d'a-  
uec l'autre, par quelque force ou vio-  
lence que ce soit.

Si faut-il doncques faire ceste conclusion, que le cours des eaux & des sources d'icelles, estât empesché pour les causes sus-dictes, de couler sur la terre, est contraint de se tourner ailleurs, & passer par les veines d'icelle, pour s'aller rendre en la mer, à cause de ceste extreme gelée, qui toutefois fert d'accroistre & augmēter à la terre la chaleur au dedans, qui est le seul entretien & la nourriture des mines.

Après que nous eusmes chargé nos vaisseaux de ceste riche mine nouvellement trouuée, nous resolusmes de quitter ceste contrée iusques à vn autre voyage, & reprendre la route de nostre pays, & en partismes le quatrieme iour d'Aoust avec vn tres-grand contentement d'esprit, & vne ioye nompareille d'auoir si biē faict nos besongnes en ces pays là. Bien que nous n'eussions encores du tout accompli le plus grand de nos desirs,  
qui

qui estoit de descouurer entierement tout ce pays, conoistre le naturel d'iceluy, & les commoditez qui s'y peuuent trouuer.

Nous fismes tant par nos iournees que le dixseptieme de Septembre nous arriuasmes sur la coste d'Angleterre & finalement vinsmes surgir au haure de *Milford*, d'où nostre general partit, pour s'en aller en diligence en court baiser les mains de sa Maiesté, & scauoir d'elle, en quel port ou haure il luy plaisoit que le nauire fust admené.

Estant là arriué il fut receu de sadicte maiesté avec vne incroyable ioye & grand contétement. Et apres luy auoir discouru amplemēt de son voyage, elle commanda que le nauire & ce qui estoit dedās fust amené à Londres, ville capitale du royaume, ce qui fust faiēt. Et arriuez au fleuue de la Tamise, nous feusmes receus

avec vn grand recueil & vne extreme  
refiouiffance de tous.

Le fauuage, & la femme avec son  
enfant, qu'on auoit admenez de ce  
pays barbare, & nouuellement des-  
couuert, fut presenté à la Royne, &  
s'attendoit on bien, qu'à leur arriué  
ils d'eussent monstrier quelques gestes  
& façons de faire estranges: mais ils se  
maintindrent tousiours selon leur  
coustume, & n'apperceut on rien de  
changé en eux, sinon qu'on voyoit  
bien à leur maintien & contenance,  
que comme fauuages, tels qu'ils e-  
stoyent, ils s'esbaissoyent fort de voir  
les personnes.

Ils firent entendre, tant par signes  
que de bouche, que l'homme auoit  
nom *Calichoe*, la femme *Egnoge*, & son  
petit enfant *Nutioc*.

Tout le plaisir & passe-téps qu'on  
peut iamais receuoir de ce fauuage  
fut, qu'estans à Bristowe, comme  
il eust

il eust veu monter à cheual le trompette du Capitaine Forbisher, il en voulut faire de mesme: mais il se mit tout à rebours, tournant la face deuers la queuë, & se resiouissoit fort de voir gambader ce cheual.

Tant qu'il vescu la Royne luy octroya de tirer sur la riuiere à tous oiseaux, voyre mesme aux cignes, dont la Tamise est quasi toute couuerte, ce que sans la permissiõ de sa-dicte Maieité seroit vn cas pendable.

On nourrissoit ces poures barbares à leur façon accoustumée: à scauoir de chair crue. Ils tuerent vne fois vn dain, & en mangerent toutes les entrailles avec la fiente.

Si ne les peut on garder gueres de temps en vie: car tost apres leur arriüée, le sauuage & la femme mourürët, l'aissant à elle suruiuãt son enfant aagé de quatorze à quinze moys.

Or nostre bon Dieu fauorisa de

tant nostre voyage, que nous ne perdismes que deux hommes, l'un, lequel comme ie vous ay dict, il retira de ce monde par maladie, & l'autre, qui renuersé de dessus le Tillac par vne onde, fut iecté en la mer, où il seruit de viande aux poissons.

Il y eut aussi deux de nos barques lesquelles au retour de nostre voyage s'esgarerent, l'une le vingtneuvieme iour du mois d'Aoust, & l'autre le trente & vngieme, par vne tempeste, & certains brouillas qui suruindrent. Toutefois l'une arriua finalement, par la grace de Dieu, à *Bristowe*: mais l'autre qui tenoit la route d'Escoffe, pour aller en *Yermowthe*, ne fut oncques depuis veue.

Voila en somme tout ce qu'il m'a semblé digne d'escrire touchant ce pays, & de nostre voyage en iceluy. Vray est qu'il m'estoit facile de discourir de plusieurs autres choses,  
com-

comme de la commodité de ceste terre, & des thresors qu'elle tiét enserrez en ses entrailles, mais i'ay mieux aimé passer tout cela pour cest'heure attendant que nostre general & autres en ayēt faiēt vn plus ample essay, & acheminé l'entiere execution de leur entreprise, qui est de reconoistre & descouuir plus amplement ceste cōtrée, cōme ie m'asseure qu'ils feront, aidāt Dieu, à sa gloire & honneur, & au profit inestimable de la serenissime Royne & de tout son pays.

I'eusse bien peu aussi declarer la longueur & largeur des lieux, places, & regions où nous auons esté, avec plusieurs circonstances: les tempestes & autres accidens, qui suruiennent le plus souuent sur mer, fort espouuantables, & du tout incroyables à qui ne l'aura experimenté, comme aussi il m'estoit facile de specifier les noms des deux riuages du destroit

mentionné au present discours. Mais j'ay mieux aimé m'en deporter, tant pour ce que la langue du pays m'estoit inconue, qu'aussi pour plusieurs bons respects, qu'il n'est ia besoing de declarer. Joint aussi, qu'à terre nouvellement trouuée, il faut bailler vn nouveau nō, plustost que d'en emprunter vn de quelque auteur douteux & incertain.

Pour mettre fin à ce discours, ie te diray (ami lecteur) qu'on peut facilement conoistre par ceste nauigation du Capitaine Forbisher, en ces pays & contrées septentrionales, comme nos deuãciens se sont grãdemēt abusez, quand ils ont estimé que les deux zones ou bandes qui sont encloses dedans les cercles des deux Poles, estoient inhabitables, par leur extreme & pardurable froideur, & rigoureuse intemperature du ciel. Or graces à Dieu nous pouuons maintenant  
à bon

à bon droit conclure le contraire, & en ce faisant soustenir qu'elles sont habitables, voyre mesme habitées & non point desnüées de gens, bien que sauuages & brutaux, indomptez, & comme priuez du tout de l'vsage de raison, faute d'estre hantez: non plus que toutes les autres parties de la terre, lesquelles enfuyuat l'erreur de nos ancestres, ont esté tenues & reputées iusques a nostre temps, pour inhabitables, à cause de la trop grande & excessiue chaleur. Et combien que ces contrées desquelles il est parlé en ceste nauigation, soyent sans cesse morfondues, gelées & glacées, & que les rayons du soleil, n'ayent la force & puissance de dissoudre ceste glace, d'autant qu'ils ne sont repoussez de la terre, & les autres lieux accompagnez assiduellement d'une grande chaleur, si est-ce neantmoins, que nostre bon Dieu, qui a donne la terre aux hom-

mes pour habiter, tēpere par sa grande & admirable vertu & puissance, tellement ces lieux, que fauement on tenoit inhabitables, que les hommes y peuuent subsister & s'en seruir, y faisant germer & croistre tout ce qu'il scait estre expedient pour la vie des creatures qu'il y a logées, comme ceux de nostre temps l'ont coneu par leurs nauigations, de sorte que ceux qui sont nais sous vn ciel temperé y ont esté & sont encore nourris.

En cela reluit derechef la grande bonté & faueur de nostre Dieu enuers les humains, qui a si bien cōduit, & compassé si proprement le tout par sa diuine prouidēce, qu'il à d'vne façon admirable adressé chascune nation, (a la quelle il a donné la dextérité de rechercher ces contrées incōnues) és parties qu'il conoissoit estre propres a leur naturel, & où il faisoit bon habiter pour elle, comme,

pour

pour exemple. L'espagnol pour estre  
nay & nourri en vn pays qui est situé  
plus pres du Tropique de Cancer,  
qu'aucun autre de la Chrestienté,  
peut mieux endurer l'ardeur du so-  
leil que ceux qui sont septentrio-  
naux, aussi Dieu luy a departi les In-  
des Occidentales, qui sont en vn cli-  
mat fort chaud. Séblablement Dieu  
a permis aux Portugalois qui diffé-  
rēt bien peu à l'Espagnol, de pouuoir  
iouir de l'Afrique iusque au trauers  
de la zone brullante, dite Torride, à  
scauoir des deux costez du couchant  
& du midi, & de toute la coste de l'A-  
sie iusques au cap du Leuant, qui pa-  
reillemēt pourrōt mieux paracheuer  
ce qu'ils ont desia cōmēcé avec tāt de  
peines & labeurs. Autāt en peut on di-  
re de la natiō Frāçoise, pour le regard  
de la Floride, & Frāce nouvelle, & au-  
tres places en l'Amerique. Le mesme  
se voit à present à l'endroit de la na-

tion Angloise, laquelle Dieu a favori  
fé de tāt, que par l'industrie de ce Ca-  
pitaine Martin Forbisher, la region  
mentionnée en ceste nauigation, qui  
est des plus septentrionales, a esté  
descouuerte, en l'an dixhuietieme  
& dixneuuieme du regne de la sere-  
nissime Royne d'Angleterre, qui  
viendra si bien à propos à ceste na-  
tion Angloise, que ceux qui se vou-  
drōt arrester en ceste contrée y pour-  
ront commodément viure, encores  
qu'elle ne soyt point temperée,  
pourueu qu'ils se comportent com-  
me il appartient, & qu'il plaise à Dieu  
de benir & favoriser son heureux cō-  
mencement. Or donc

*Seigneur qui as pouuoir sur les flots de la mer,  
Et qui peux l'abbaisser, s'elle veut escumer.*

Vueilles estre fauorable & propi-  
ce à ceste nation Angloise, beni son  
entreprise, retiens l'impetuosité des  
vents, arreste les tourbillons & tem-  
pestes

pestes, empesche l'impetuosité furieuse de la mer, fay que ses eaux demeurent coyés : rompts les vagues escumeuses, pouille la nef à bon port. Ce que tu feras, comme ie m'asseure, pourueu que toy ô nation genereuse, ne defraude point sa saincte & haulte maiesté de ce qui luy appartient, & que tes intétions soyent bien réglées, & rapportées à sa gloire & honneur, te souuenant tousiours, que quelque prudence, industrie & excellence qui puisse estre en toy, en te donnant beaucoup de peine, tu ne prouifieras de rien, & tout ce que tu feras sera inutile, si Dieu ne te tend la main. Car, comme Salomon prononce en son cantique des degrez, ou plustost le Sainct Esprit par sa bouche,

*On à beau sa maison bastir,  
Si le Seigneur n'y met la main,  
Cela n'est que bastir en vain.  
Quand on veut villes garentir,  
On à beau veiller & guetter,  
Sans Dieu rien ne peust profiter.*

Et toy, lecteur de bonnaire, vueilles  
prendre en bonne part ce qui t'est of-  
fert, & supporter les fautes, qui, peut  
estre, se trouuerōt en ceste traductiō,  
au grand regret du translateur. Au-  
quel toutesfois elles ne doiuent estre  
imputées, d'autāt qu'il s'est en cest en-  
droit acquité de son deuoir, le plus  
fidellement qu'il luy à esté possible.  
Mais la copie qu'il auoit entre mains,  
estoit en quelques endroits si em-  
brouillée & confuse, qu'a peine en  
pouuoit on tirer ce qu'on desiroit, &  
a fallu qu'on aye plustost deuiné le  
sens, que d'auoir esgard à ce qui estoit  
escrit. Ne voulans au surplus celer,  
qu'outre le contenu en la copie du  
presēt discours, nous auons adiousté  
à la fin d'iceluy quelques articles con-  
cernans l'arriué de ces sauuages en  
Angleterre, qu'on nous a asseuré estre  
veritables, & nous ont fēblez dignes  
d'estre escrits. Ce que nous cōfessons  
libre-

libremēt, à fin de retrācher toutes occasions de mesdisances à vn tas de ne scay quels chagrins, mal-plaisans, & indiscrets, qui se pēsants estre les plus suffisans & habiles de tout le monde, trouuent tousiours a regrater aux labeurs d'autruy, ne trouuans rien beau q̄ ce qu'ils ont enfanté. Or si nous eussions esté duemēt & au vray informez de tout ce qui s'est passé pour le faict de ceste nauigation, du maintien de cet hōme & femme sauuage à leur arriuéee en Angleterre, de leur forme de viure, du regret de la perte de leur pays, ou de la ioye de leschange d'vn si fascheux, à vn si plaisant & delectable, & finalement de la cause de leur mort, nous t'en eussions faict part. Mais nous auons mieux aymé passer cela sous silēce, que de te repaistre de mēsonges, à la façō accoustumée de plusieurs de ce temps, qui pour estre veus & reputez bien habilles gens, &

estendre le papier, ne craignent point  
qu'on les desmente, tant ils sont im-  
pudens & eshontez.

F I N.



Le Portraict des trois Sauvages admenez en Angleterre, leurs habits, armes, tentes & bateaux.

